

L'humain, un « insoutenable » superprédateur

LE MONDE | 20.08.2015 à 21h09 • Mis à jour le 21.08.2015 à 05h59 | Par [Audrey Garric](#)
http://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2015/08/20/l-humain-un-insoutenable-superpredateur_4731892_1652692.html



Vous vous demandez ce que la science appelle un superprédateur ? Regardez-[vous dans le miroir](#). Une étude publiée dans la revue Science, vendredi 21 août, démontre que l'énorme pression exercée par l'humain sur les populations animales, terrestres comme marines, en fait un prédateur unique, et à même de [déséquilibrer](#) totalement les écosystèmes et les chaînes alimentaires, ainsi que de [provoquer](#) des extinctions de masse.

L'idée d'une exploitation extrême de la faune sauvage est déjà largement documentée. Mais les travaux de l'équipe de Chris Darimont, de l'université Victoria au [Canada](#), ont cherché à [analyser](#) ce tableau de chasse sous un autre prisme : en comparant l'impact de l'homme à celui d'autres prédateurs non humains. Pour cela, les scientifiques ont passé en revue plus de 300 études portant sur 2 125 cas de prédation sur des espèces sauvages (poissons et mammifères terrestres) de chaque continent et océan, à l'exception de l'Antarctique.

Lire : [La sixième extinction animale de masse est en cours](#)

Les résultats sont édifiants : les humains exploitent les poissons à un taux 14 fois supérieur, en moyenne, à celui des autres prédateurs marins. Ils tuent aussi des grands carnivores – comme les ours, les loups ou les lions – à un rythme 9 fois supérieur à celui qui voit ces prédateurs s'entre-tuer dans la nature. Cela signifie, concrètement, que l'[industrie](#) de la pêche capture 78 % de la [population](#) adulte de saumons d'Alaska par an, contre 6 % prélevés par les grizzlys – les plus gros prédateurs de cette espèce. Ou encore que nous chassons chaque année 32 % des pumas américains, contre 1 % tués par leurs congénères.



http://s2.lcmde.fr/image/2015/08/20/534x0/4731890_6_8e9b_les-humains-tuent-des-grands-carnivores_fee58ffed2b9059dccc406d82c660311.jpg

Cette pression ne s'exerce pas avec la même intensité selon les régions. Ainsi, les chasseurs nord-américains et européens tuent des herbivores à des taux respectivement 7 et 12 fois plus élevés que les chasseurs africains. L'impact de l'industrie de la pêche est trois fois plus prononcé dans l'océan Atlantique que Pacifique.

L'originalité de l'étude est également de [comparer](#) les taux de prédation selon les niveaux trophiques des proies – c'est-à-dire, pour [simplifier](#), la place qu'occupe un organisme dans la chaîne alimentaire, allant des planctons aux carnivores qui ne se nourrissent que de carnivores. De manière inattendue, les humains exercent, sur terre, une pression bien plus forte sur les grands carnivores que sur les herbivores, et ce, alors qu'ils ne les consomment pas. En mer, en revanche, l'impact de l'homme est élevé à tous les niveaux, qu'il s'agisse de la pêche aux anchois, aux harengs, ou à la chasse aux requins et aux thons. Les captures de poissons, en hausse malgré la surexploitation des espèces, excèdent aujourd'hui 100 millions de tonnes par an.

Cibler davantage les jeunes

« Ce travail d'analyse gigantesque montre avec précision que nous prélevons trop de proies pour que les espèces puissent [renouveler](#) leurs populations, juge Franck Courchamp, directeur de recherches en écologie au [Centre](#) national de la recherche scientifique. Contrairement aux autres prédateurs qui sont naturellement régulés par le nombre de proies, nous subsistons grâce à énormément d'espèces à la fois. Et comme nous sommes omnivores, ce qui implique que nous ne dépendons pas des proies pour notre survie, celles-ci diminuent sans que cela ne nous pousse à [relâcher](#) la pression. »



http://s1.lemde.fr/image/2015/08/20/534x0/4731891_6_bf35_un-aigle-a-rome-en-2013_56621133a659ac813f36d1b90335b5ad.jpg

Mais au-delà de ces quantités colossales, ce qui différencie l'humain des autres prédateurs et en fait un superprédateur au comportement « *insoutenable* » selon l'étude, c'est qu'il cible des proies adultes et non pas des jeunes. « Les autres prédateurs tuent en général les jeunes et les faibles, c'est-à-dire ceux qui ne se reproduisent pas. A l'inverse, nous prélevons les plus gros animaux, notamment comme trophées de chasse, qui représentent les populations les plus matures et reproductrices, regrette Heather Bryan, chercheuse à l'institut Hakai de l'université de Victoria, et l'une des coauteures de l'étude. Cela a un double impact sur la population exploitée, du fait des prises directes et du déficit de reproduction pour le futur. »

Les scientifiques appellent alors à [changer](#) de techniques de chasse et de pêche, pour [cibler](#) davantage les jeunes – une idée qui va à l'encontre des recommandations actuelles. Surtout, la prédation humaine doit [être](#) considérablement réduite. « Les niveaux décrits par les scientifiques comme durables sont encore trop élevés, poursuit la biologiste. Nous devrions nous [inspirer](#) du comportement des prédateurs non humains, qui représentent des modèles de soutenabilité à long terme. »



Rapport Planète Vivante

http://www.wwf.fr/vous_informer/rapport_planete_vivante_2014/

« EN PRÉLEVANT DANS NOS ÉCOSYSTÈMES ET NOS PROCESSUS NATURELS DAVANTAGE QUE CE QU'ILS PEUVENT RÉGÉNÉRER EUX-MÊMES, C'EST NOTRE AVENIR QUE NOUS HYPOTHÉQUONS. » Marco Lambertini, Directeur Général, WWF International

Le *Rapport Planète Vivante* est l'analyse scientifique la plus importante au monde concernant la santé de notre planète et l'impact de l'activité humaine. Étant conscient que nous n'avons qu'une seule planète, le WWF croit au fait que l'humanité peut faire de meilleurs choix qui peuvent se traduire par de réels gains pour l'écologie, la société et l'économie actuelle, et ce, sur le long terme.

Autrement dit, en moins de deux générations, la taille des populations des espèces de vertébrés a fondu de moitié. Or, les différentes formes du vivant sont à la fois la matrice des écosystèmes permettant la vie sur Terre, mais aussi le baromètre de ce que nous faisons subir à notre planète, notre unique demeure. Nous nous désintéressons de leur sort pour notre propre perte.

Ces indicateurs révèlent la demande excessive de l'humanité en ressources planétaires et montrent que nous dilapidons les cadeaux offerts par la nature comme si nous avions plus d'une Terre à notre disposition. En prélevant sur nos écosystèmes davantage que ce qu'ils peuvent régénérer eux-mêmes, c'est notre avenir que nous hypothéquons. Conservation de la nature et développement durable sont pourtant indissociables : à travers eux, il ne s'agit pas uniquement de préserver la biodiversité et les milieux, mais rien de moins que de préserver l'avenir de l'humanité, c'est-à-dire notre bien-être, notre économie, notre sécurité alimentaire, notre stabilité sociale, en un mot notre survie.

Dans un monde où la pauvreté est une réalité pour tant d'individus, la protection de la nature pourrait passer pour un luxe. C'est pourtant le contraire : pour les plus modestes de la planète, c'est un moyen de survie. Et de fait, nous sommes tous dans cette situation : où que nous vivions sur le globe, nous avons tous besoin de nourriture, d'eau douce, et d'air pur.

La situation est si préoccupante qu'il semble difficile d'envisager l'avenir avec optimisme. Difficile, certes, mais pas impossible, parce que c'est en nous-mêmes, qui sommes à l'origine du problème, que nous pouvons trouver la solution. À présent, notre obligation est de faire en sorte que la génération à venir saisisse l'occasion que nous avons laissé passer jusqu'ici, et referme ce chapitre destructeur de notre histoire, pour bâtir des lendemains où les êtres humains vivent et prospèrent en harmonie avec la nature.

Car oui, nous sommes tous connectés les uns aux autres, et, ensemble, nous pouvons imaginer et adopter les solutions qui sauvegarderont l'avenir de notre seule et unique planète.

Partenaires du Rapport Planète Vivante

Zoological society of London

Fondée en 1826, la Société zoologique de Londres est une organisation internationale scientifique d'éducation et de protection de la nature. Sa mission est d'assurer et de promouvoir la protection des animaux et de leurs habitats à travers le monde. La ZSL gère le zoo de Londres et le zoo de Whipsnade, effectue des recherches scientifiques à l'Institut de zoologie, et est active mondialement dans le domaine de la protection de la nature. Elle concourt à l'établissement de l'Indice Planète Vivante ® dans le cadre d'un partenariat avec le WWF.

Global Footprint Network (GFN)

Le Global Footprint Network propose l'Empreinte écologique comme outil de mesure afin de promouvoir une économie durable. Avec ses partenaires, il s'efforce de faire progresser et d'appliquer cette approche en coordonnant la recherche, en développant des règles méthodologiques, et en fournissant aux décideurs des comptes de ressources fiables pour que l'économie humaine fonctionne dans les limites écologiques de la Terre.

Water Footprint Network (WFN)

Le réseau Empreinte eau est un réseau multi-acteur dédié à la transition vers un usage équitable et raisonné de l'eau douce de la planète. Il a publié en 2011 le protocole d'évaluation de l'empreinte eau mondiale. Il favorise l'évaluation de l'Empreinte eau à travers le partage des connaissances, le développement de projets pilotes, et la mise en relation des communautés. Le WFN entretient la base de données la plus complète au monde sur l'Empreinte eau (WaterStat) et l'outil d'évaluation de l'Empreinte eau

La sixième extinction animale de masse est en cours

Le Monde.fr avec AFP | 20.06.2015 à 04h48 • Mis à jour le 20.06.2015 à 11h12

http://www.lemonde.fr/planete/article/2015/06/20/la-sixieme-extinction-animale-de-masse-est-en-cours_4658330_3244.html

Les espèces animales disparaissent environ cent fois plus rapidement que par le passé. Les estimations les plus optimistes montrent que la faune de la Terre est en train de subir sa sixième extinction de masse, selon une étude publiée vendredi 19 juin par des experts des universités américaines de Stanford, de Princeton et de Berkeley, notamment.



http://s2.lemde.fr/image/2015/06/20/534x0/4658329_3_164f_le-cameleon-tarzan-est-en-danger-critique_ocfb3ee844db4812be970a5506f94afe.jpg

Jamais, selon eux, la planète n'a perdu ses espèces animales à un rythme aussi effréné que depuis la dernière extinction de masse, il y a 66 millions d'années, celle des dinosaures. Leur étude, publiée dans le journal *Science Advances*, « montre sans aucun doute possible que nous entrons dans la sixième grande extinction de masse », a affirmé Paul Ehrlich, professeur de biologie à Stanford.

Les humains en feront partie

Et les humains feront probablement partie des espèces qui disparaîtront, préviennent-ils. « *Si on permet que cela continue, la vie pourrait mettre plusieurs millions d'années à s'en remettre, et notre espèce même disparaîtrait probablement assez tôt* », a précisé Gerardo Ceballos, de l'université autonome de Mexico.

Cette analyse s'appuie sur des observations documentées d'extinctions de vertébrés — des animaux avec squelettes internes comme des grenouilles, des reptiles et des tigres — à partir de fossiles et de bases de données. Le rythme actuel de disparition des espèces a été comparé aux « *rythmes naturels de disparition des espèces avant que l'activité humaine ne domine* ».

Fourchette basse

Ces derniers sont difficiles à estimer, car les experts ne savent pas exactement ce qu'il s'est produit tout au long des 4,5 milliards d'années d'existence de la Terre. Si le taux du passé fait ressortir une disparition de deux espèces de mammifères pour dix mille espèces en cent ans, alors « *le taux moyen de perte d'espèces de vertébrés au siècle dernier est cent quatorze fois supérieur à ce qu'il aurait été sans activité humaine, même en tenant compte des estimations les plus optimistes en matière d'extinction* », selon l'étude.

« *Nous insistons sur le fait que nos calculs sous-estiment très probablement la sévérité de cette crise d'extinction, parce que notre objectif était de fixer un bas de la fourchette réaliste en ce qui concerne l'impact de l'humanité sur la biodiversité* », précisent les chercheurs. Les causes de la disparition des espèces

comprennent notamment le changement climatique, la pollution et la déforestation. D'après l'Union internationale pour la conservation de la nature, environ 41 % des espèces d'amphibiens et 26 % des espèces de mammifères sont menacées d'extinction.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/planete/article/2015/06/20/la-sixieme-extinction-animale-de-masse-est-en-cours_4658330_3244.html#QuvhiqtxeobMbamQ.99

Qu'est-ce que la science appelle un superprédateur ?

[Brice Louvet](#) 22 août, 2015 at 15:17 Source : [Le Monde](#)
<https://sciencepost.fr/2015/08/quest-science-appelle-superpredateur-regardez-miroir/>

Selon une récente étude publiée dans la revue *Science*, l'Homme est un prédateur unique, à même de déséquilibrer totalement les écosystèmes et les chaînes alimentaires, ainsi que de provoquer des extinctions de masse.

Ce n'est pas une surprise, mais nous avons aujourd'hui quelques chiffres alarmants sur lesquels nous appuyer. **Chris Darimont** et son équipe, de l'université Victoria, au Canada, ont cherché à comparer l'impact de l'homme sur les écosystèmes à celui d'autres prédateurs non humains. Ils ont ainsi passé en revue plus de 300 études portant sur 2 125 cas de prédation sur des espèces sauvages (poissons et mammifères terrestres) de chaque continent et océan.

Selon les données récoltées, l'Homme exploiterait aujourd'hui les poissons **à un taux 14 fois supérieur à celui des autres prédateurs marins**, et tue les grands carnivores (ours, loups, lions) **à un rythme 9 fois supérieur à celui qui voit ces prédateurs s'entre-tuer dans la nature**. De manière inattendue, les humains exercent, sur terre, une pression bien plus forte sur les grands carnivores que sur les herbivores, alors qu'ils ne les consomment pas. En mer, en revanche, l'impact de l'Homme est élevé à tous les niveaux. Les captures de poissons, en hausse malgré la surexploitation des espèces, excèdent aujourd'hui 100 millions de tonnes par an.

« Ce travail d'analyse gigantesque montre avec précision que nous prélevons trop de proies pour que les espèces puissent renouveler leurs populations », explique Franck Courchamp, directeur de recherches en écologie au Centre national de la recherche scientifique. *« Contrairement aux autres prédateurs qui sont naturellement régulés par le nombre de proies, nous subsistons grâce à énormément d'espèces à la fois. Et comme nous sommes omnivores, ce qui implique que nous ne dépendons pas des proies pour notre survie, celles-ci diminuent sans que cela ne nous pousse à relâcher la pression. »*

Au-delà de ces quantités colossales, ce qui différencie l'humain des autres prédateurs, c'est qu'il cible des proies adultes et non pas les animaux les plus faibles ou les plus jeunes qui ne se reproduisent pas. Nous prélevons les plus gros animaux, qui représentent les populations les plus matures et reproductrices. L'impact est alors double sur la population exploitée, du fait des prises directes et du déficit de reproduction pour le futur.

L'idée soulevée par cette étude ? S'inspirer du comportement des prédateurs non humains, qui représentent des modèles de soutenabilité à long terme.